

LES GUERRES HUSSITES
1419-1436

par
Stephen Turnbull

Préface

Les Guerres Hussites, bien que peu connues en dehors des frontières de la République tchèque moderne où elles ont été menées, représentent une étape importante du développement de l'histoire militaire médiévale. Sur le seul plan idéologique, ils se sont battus pour un principe religieux qui anticipait la Réforme d'un siècle et demi, mais d'un point de vue militaire, les guerres hussites étaient également en avance sur leur temps. L'utilisation novatrice de l'artillerie par les hussites et leurs célèbres chariots de guerre a montré une nouvelle façon de traiter les chevaliers à cheval et a préfiguré la révolution de l'infanterie qui allait bientôt avoir un tel impact sur la guerre médiévale.

Chronologie

1419

30 juillet	Première Défenestration de Prague
16 août	Mort du Roi Wenceslas IV
4 novembre	Début de la Bataille de Prague
13 novembre	Armistice de Prague
Décembre	Bataille de Nekmer

Première croisade

1420

17 mars	Proclamation de la Première Croisade
25 mars	Bataille de Sudomer
14 juillet	Bataille de la Vitkov
28 juillet	Couronnement du Roi Sigismund
1 ^{er} novembre	Capture de Vysehrad par les Orebits

1421

Juin	Diète de Caslav
Fin juin	Siège de Rabi
5 août	Siège de Most
10 septembre	Début du siège de Zatec

Seconde croisade

16 octobre	Sigismund entre en Moravie
21 décembre	Début de la Bataille de Kutna Hora

1422

6 janvier	Bataille de Nebovidy, Kutna Hora évacuée
8 janvier	Bataille de Habry
10 janvier	Capture de Nemecky Brode

Troisième croisade

7 octobre	Siège de Chomutov
22 octobre	Début du siège de Karlstein
8 novembre	Armistice, fin de la Troisième croisade

1423

Août Des combats éclatent entre des groupes Hussites rivaux

1424

7 juin Bataille de Malesov

Octobre Jan Zizka assiège Pribyslav

11 octobre Mort de Zizka

1426

16 juin Victoire de Prokop à la Bataille de Usti

Quatrième croisade**1427**

Fin juillet Siège de Stribro

4 août Bataille de Tachov

14 août Capture de Tachov

1430

Raid hussite jusqu'à Czestochow en Pologne

Cinquième croisade**1431**

14 août Victoire hussite à la Bataille de Domazlice

1433

Un raid hussite atteint la Baltique près de Dantzig

1434

16 août Le Roi Sigismund proclame la fin des Guerres Hussites

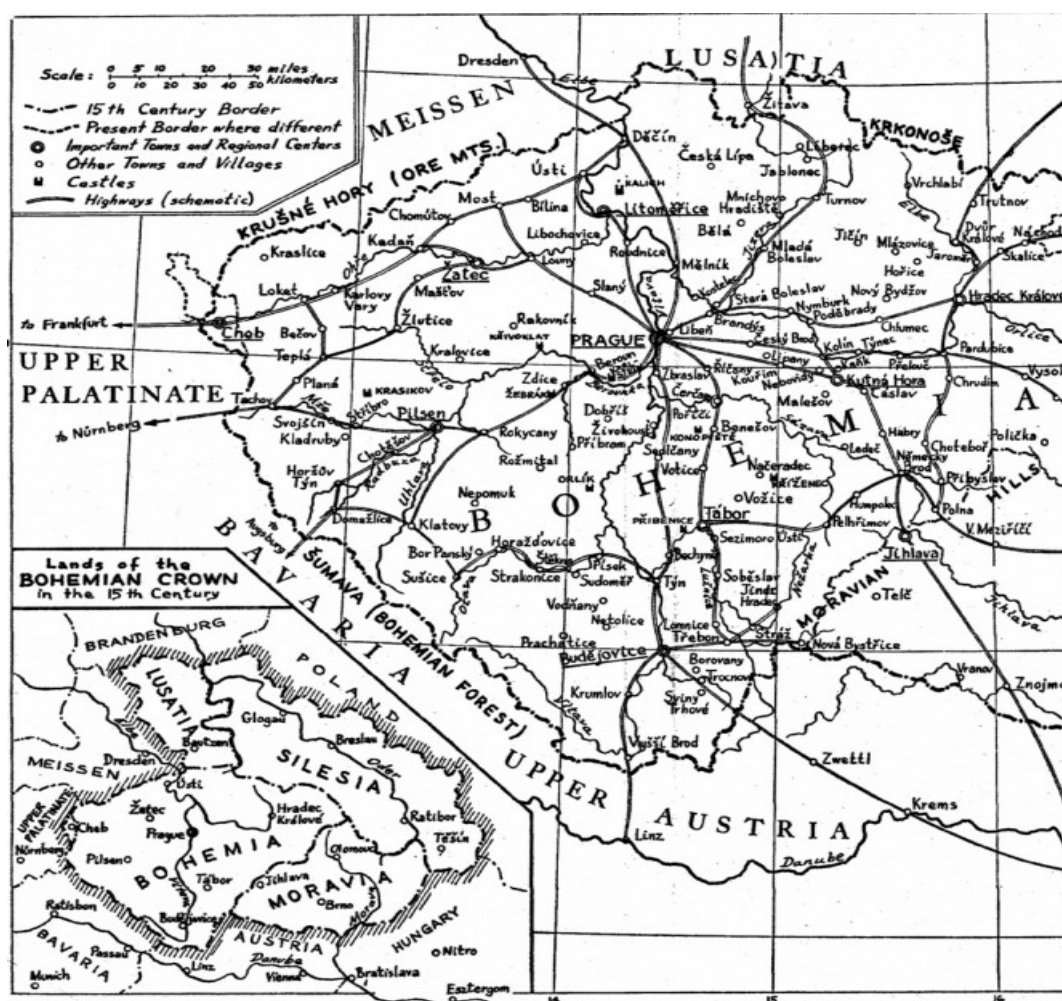
1457

George de Podebrady devient le premier et seul roi de Bohême hussites

Les Guerres Hussites

Les guerres hussites de la Bohême du XVe siècle sont souvent appelées la « révolution » hussite ou les « croisades » hussites, bien que les attaques des armées croisées de l'extérieur de la Bohême n'aient constitué qu'une partie de la série globale des événements. Ces actions comprenaient également des guerres civiles entre les troupes tchèques et allemandes en Bohême, et un certain nombre de conflits découlant de scissions dans les rangs du mouvement hussite lui-même. Pourtant, quelle que soit la terminologie, toutes les guerres hussites ont leurs origines dans les différences religieuses qui ont d'abord provoqué le mouvement hussite et ont continué à motiver toutes les parties tout au long de la longue et âpre lutte. D'un côté (quand ils ne se battaient pas les uns contre les autres) se tenaient les partisans du réformateur religieux martyr Jan Hus, tandis qu'en face d'eux se trouvait une « brigade internationale » hétéroclite à laquelle était périodiquement décerné le titre convoité de croisés contre l'hérésie.

Les guerres hussites représentent donc une sorte de point de transition dans l'histoire médiévale. D'un certain point de vue, elles furent les dernières des grandes croisades de l'Europe médiévale contre les chrétiens sectaires dissidents, les successeurs d'expéditions telles que celles contre les Albigeois du sud de la France. D'un autre point de vue, elles peuvent être considérées comme les premières de la chaîne de révolutions européennes qui ont conduit à la Réforme et qui ont produit des changements décisifs dans le caractère structurel des sociétés européennes.



Carte de la Bohême au XVe siècle

Le martyr de Jan Hus

La société dans laquelle les guerres hussites ont explosé était une société qui avait déjà en son sein un énorme potentiel de guerre civile. Au début du XVe siècle, un fort sentiment de nationalisme tchèque s'est développé contre la position de pouvoir occupée dans la société par la minorité germanophone. Cet esprit était particulièrement aigu dans les villes et les monastères de Bohême et de Moravie. Il y avait aussi un mécontentement généralisé à l'égard de la position dominante de l'Église riche, et cela était lié à un mouvement croissant à l'échelle européenne pour une réforme religieuse dérivée d'enseignements tels que ceux promus en Angleterre par John Wycliffe.

Ces trois éléments se sont réunis dans la vie et la personnalité d'un seul homme : Jan (John) Hus, le recteur de l'Université de Prague. Jan Hus était un réformateur religieux, et il est intéressant de noter que l'un des premiers des nombreux actes qu'il a accomplis qui devaient lui valoir l'inimitié des pouvoirs ecclésiastiques concernait un projet de croisade. Cela se passa à une époque où la papauté était en pleine tourmente, avec deux, et même trois papes rivaux pendant un an, à Rome, à Avignon et brièvement à Bologne. En 1412, le pape Jean XXIII (le prétendant à Bologne) préparait une guerre contre le roi Ladislas de Naples, qui soutenait son rival romain Grégoire XII. Le financement de cette soi-disant croisade reposait en partie sur la vente d'indulgences. Une indulgence était en fait un « sauf-conduit » pour quelqu'un qui était mort ; De telles bénédictions avaient souvent été accordées aux croisés dans le passé en leur garantissant le pardon des péchés en retour de leurs services militaires dans une entreprise prétendument sainte. Mettre en vente des indulgences contre de l'argent afin de financer une guerre très douteuse était clairement un outrage aux vrais dévots, et Jan Hus de Bohême est devenu l'un des plus fervents critiques européens de cette pratique.

La réaction à la critique de Hus a été sévère. Le pape Jean XXIII l'a non seulement excommunié, mais a également exigé la démolition de son église à Prague, la qualifiant de « nid d'hérétiques ». Au cours de l'été 1412, Jan Hus s'exile volontairement pendant deux ans, au cours desquels il produit certains de ses écrits les plus importants. Il attira rapidement un large public, et ses auditeurs ne se limitaient plus aux étudiants universitaires ou aux intellectuels de Prague, mais aux paysans qui affluaient à ses réunions en plein air. Ils voyaient dans sa critique franche de l'abus de pouvoir par les autorités religieuses une vision de la façon dont leur propre sort pourrait être amélioré. Les graines d'une révolution plus large étaient en train d'être semées.

Les choses semblèrent s'améliorer en 1414 lorsque Jan Hus eut l'occasion de présenter ses idées à un rassemblement de la hiérarchie de l'Église. Le concile de Constance devait commencer en 1415 ; c'était l'une des réunions périodiques convoquées par l'Église pour régler les querelles doctrinales (et politiques). Au nom de la restauration de l'unité, plusieurs factions de réformateurs et de réactionnaires se disputaient et intriguaient, mais il y avait peu de sujets de discussion plus fatidiques que les vues hérétiques de Jan Hus. Hus connaissait l'amertume de l'opposition qu'il rencontrait de la part de la hiérarchie de l'Église et craignait à juste titre pour sa vie s'il osait apparaître. Cependant, il fut rassuré par une garantie personnelle de sauf-conduit de la part d'une personne telle que Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie et frère cadet du roi Venceslas IV de Bohême, et principal allié du pape Jean.

Comme Jan Hus s'y attendait, ses opinions scandalisèrent le clergé assemblé, mais au lieu d'affronter un débat théologique, Hus fut emprisonné et jugé pour hérésie. La promesse du roi Sigismond s'avéra sans valeur, et à Constance, le 6 juillet 1415, Jan Hus fut brûlé vif sur le bûcher. Toute la Bohême éclata à la nouvelle de l'assassinat judiciaire de leur héros. Jan Hus fut immédiatement proclamé martyr par ses disciples, et le mouvement hussite, comme on l'appela bientôt, franchit la ligne de démarcation étroite entre la dissidence religieuse et la rébellion politique.

L'une des premières façons dont les hussites ont exprimé leur indignation a été par un rituel religieux simple mais provocateur. C'était depuis longtemps la règle en droit canonique que lorsque la congrégation prenait la sainte communion pendant la célébration de la messe, elle ne recevait que

le pain consacré, le clergé seul prenant part au vin. L'un des éléments de la réforme religieuse déjà pratiquée en Bohême par les disciples sacerdotaux de Hus avait été de partager le vin consacré avec la congrégation, leur donnant ainsi « la communion sous les deux espèces », comme on l'appelait. Comme le concile de Constance avait fermement condamné ce rituel, il devint rapidement la pierre de touche pour exprimer son soutien aux vues de Hus. Les prêtres qui n'étaient pas d'accord pour donner la communion dans les deux espèces étaient chassés de leurs églises, qui étaient alors reprises par les adeptes de la réforme, qui prenaient le nom d'ultraquistes d'une expression latine pour « dans les deux espèces » – sub ultraque parte. Le calice qui contenait le vin devint le symbole de l'Église réformée de Bohême, et fut une image qui serait bientôt déployée sur les bannières d'une armée révolutionnaire.

Malgré toute la ferveur révolutionnaire qui balayait la Bohême, il y avait d'abord quelques signes de la réaction de l'extérieur qui allait bientôt engloutir le pays dans la guerre. Le concile de Constance dura encore trois ans et se dissout en 1418, ayant accompli l'une de ses principales tâches : la résolution du Grand Schisme qui avait donné à l'Église deux papes. Le pape Martin V nouvellement élu représentait un nouvel état d'unité et était déterminé à éradiquer l'hérésie bohémienne qui lui offrait le premier défi de son pontificat.

Cependant, dans la pratique, beaucoup dépendait de l'attitude du roi Venceslas IV de Bohême. Ce monarque malchanceux était très sous l'influence de son frère le roi Sigismond, qui le persuada en 1419 que sa position de roi de Bohême serait menacée s'il ne prenait pas de mesures décisives contre les hussites. Venceslas est passé à l'action, et les résultats ont été un désastre.

Les Hussites sur le chemin de la guerre

À la fin du mois de février 1419, le roi Venceslas IV prit la décision importante mais dangereuse d'expulser les ultraquistes de toutes les églises de Prague, sauf trois. Certains prêtres hussites, craignant pour leur vie, quittèrent Prague et renforcèrent le mouvement dans d'autres villes de Bohême, mais d'autres menèrent des actions plus décisives dans la capitale. L'un des dirigeants révolutionnaires les plus vigoureux était un prêtre nommé Jan Zelivsky.

Le 30 juillet 1419, il prêcha un sermon à l'un de ses offices habituels, attaquant féroce­ment le nouveau conseil municipal et ses mesures oppressives contre les hussites. Après la messe, Zelivsky a pris la Sainte Hostie de l'église et a mené une marche de protestation à laquelle se sont joints de nombreux hommes armés. La foule en colère s'est finalement rendue à l'hôtel de ville de la nouvelle ville, à l'extrémité nord du marché aux bestiaux de Prague. Les meneurs du cortège crièrent aux conseillers municipaux de parler avec eux depuis une fenêtre de l'étage. Les négociations ont commencé ; mais lorsque les conseillers refusèrent de discuter de la libération des prisonniers hussites, la foule s'agita, et l'on prétendit que quelqu'un avait jeté une pierre par la fenêtre sur la Sainte Hostie. La foule furieuse se précipita contre les portes de l'hôtel de ville et fit irruption. Les malheureux conseillers municipaux furent saisis et jetés par les fenêtres sur les pointes de lance des hussites armés qui se tenaient en bas. Ces meurtres sont devenus connus sous le nom de « Première Défenestration de Prague », du latin *de fenestra*, « d'une fenêtre ». (Un acte similaire, la « Seconde Défenestration », devait avoir lieu au château de Prague au début de la guerre de Trente Ans, 200 ans plus tard.)

Le choc de cet acte de rébellion violente s'avéra trop fort pour le roi Venceslas IV, qui fut immédiatement victime d'un accident vasculaire cérébral et mourut, « rugissant comme un lion ». Son frère Sigismond, qui avait été responsable de la mise à mort de Jean Hus, vit l'occasion qui s'était présentée et s'empara de la couronne de Bohême. Lorsque les hussites s'opposèrent à cet opportunisme cynique par la force armée, les guerres hussites commencèrent.

L'ascension de Jan Zizka

Il ne fallut pas longtemps avant que l'énergie et la ferveur de la rébellion hussite ne s'expriment personnellement grâce aux compétences militaires et à la détermination de l'homme qui en devint le premier et le plus grand chef. Jan Zizka, ancien capitaine de la garde du palais du roi Venceslas, était un petit propriétaire terrien originaire de Trocno, près de Budweis (Ceske Budejovice), dans le sud de la Bohême. Ce soldat borgne expérimenté avait servi comme mercenaire dans les combats contre les chevaliers teutoniques en Pologne. Nous savons qu'il a aidé à tenir garnison au château de Mewe (Gniew) après la célèbre bataille de Tannenberg en 1410, et il a peut-être même été présent sur ce célèbre champ de bataille.

L'attention immédiate de Zizka fut attirée vers Prague, où ses adversaires renforçaient rapidement leur position. Cenek de Wartenburg, le principal conseiller de la reine (la veuve de Venceslas), renforça la garnison du château royal de Prague sur la colline de Hradcany en engageant des mercenaires allemands, et renforça sa position autour du château (le soi-disant « Petit Côté » de Prague) sur la rive gauche de la Vltava. Le pont Charles a également été saisi, ainsi que plusieurs points stratégiques de l'autre côté de la rivière dans la vieille ville. Cenek donna également des ordres stricts pour empêcher une marche sur Prague prévue par les partisans des hussites. Ce groupe particulier d'extrémistes, qui devait ses origines aux réunions en plein air de Jan Hus, s'appelait lui-même Taborites, d'après le mont Tabor dans la Bible.

Jan Zizka s'empessa d'occuper la seule forteresse restante à Prague qui n'était pas encore passée aux mains des anti-hussites. Il s'agissait de la citadelle de Vysehrad, dont la garnison – dont beaucoup étaient d'anciens camarades de Zizka – lui a rendu la forteresse. Lorsque les Taborites arrivèrent, une bataille féroce éclata pour le contrôle de Prague. Une grande partie du Petit Côté a été détruite, le laissant comme un no man's land entre les forteresses adverses. La dévastation dans la ville était telle qu'une conférence de paix a eu lieu. La liberté de culte hussite fut garantie en échange du retrait des Taborites et de la reddition de Vysehrad, mais cette dernière concession rendit Zizka furieux. Estimant que la cause avait été trahie par les citoyens de Prague qui ne partageaient pas la ferveur religieuse des Taborites, il quitta la capitale en novembre 1419 et se retira dans la ville de Pilsen (Plsen).

Exaltés par leur victoire relativement facile sur les citoyens accommodants de Prague, les royalistes triomphants se retournèrent contre les communautés hussites ailleurs. À Kutna Hora, à l'est, une persécution féroce commença, et lorsque le bourreau fut trop surmené, les hussites furent jetés dans les puits des mines d'argent d'où la ville tirait sa prospérité. Pilsen est également devenu un centre d'attaque. et en mars 1420, Zizka décida de déplacer sa base plus au sud, là où les Taborites avaient reconstruit une ancienne forteresse stratégique appelée Hradiste et l'avaient rebaptisée Tabor. La ville fortifiée de Tabor, nouvellement construite, où se trouvaient des fanatiques religieux, devait être le centre d'intérêt du mouvement hussite tout au long de la guerre.

La marche de Zizka vers Tabor est l'un des deux événements très importants qui ont eu lieu au cours du mois fatidique de mars 1420. L'autre était la proclamation le 17 mars d'une croisade, avec pour tâche « d'exterminer tous les Wycliffites, les Hussites, les autres hérétiques et ceux qui favorisaient et acceptaient de telles hérésies ». Du point de vue royaliste, la guerre hussite était maintenant devenue la croisade hussite ; la réaction parmi les hussites fut de consolider le mouvement de résistance en un front militaire anti-impérial et anti-papal commun, capable de défendre ses intérêts jusqu'au bout.

Bien avant que des croisés étrangers n'apparaissent sur la scène, les forces royalistes locales étaient déjà actives. Des raids furent menés autour de Pilsen, car les royalistes n'avaient pas l'intention de laisser Zizka et ses hommes partir en paix pour le Thabor. Ils tentèrent de le surprendre près du village de Sudomer mais, utilisant les « chariots de guerre » qui allaient devenir une marque de fabrique de sa tactique de bataille, Zizka les vainquit le 25 mars 1420. La bataille de Soudomer fut une petite affaire, mais elle fut importante en tant que première victoire hussite significative sur le champ de bataille. Ce fut aussi un triomphe qui a permis à Zizka de se rendre à Tabor en tant que leader aidé et béni par Dieu. Une fois là-bas, il se révéla être un constructeur de

forteresses habile, faisant en sorte que les défenses de Tabor soient renforcées par une double ligne de murs au-dessus de la rivière.

L'affirmation de l'autorité de Zizka sur et en dehors du champ de bataille a conduit à une réévaluation de sa valeur parmi ses partisans moins enthousiastes ailleurs ; et il ne fallut pas longtemps avant qu'une demande d'aide urgente ne soit reçue de la part des citoyens de Prague qui l'avaient auparavant rejeté.

L'armée croisée tant attendue, sous la direction personnelle du roi Sigismond, était en route vers la capitale bohémienne, où les deux principaux châteaux étaient encore aux mains des royalistes (malgré une défection temporaire du côté hussite de Cenek de Wartenburg). Une tentative des citoyens de Prague de prendre Hradcany avant l'arrivée des croisés échoua lamentablement, et bientôt les rebelles furent intimidés par la vue d'un grand camp de tentes de croisés sur la rive gauche de la Vltava, à l'endroit maintenant appelé la Letna.

Jan Zizka marcha vers le nord avec toute la vitesse qu'une armée médiévale pouvait rassembler. Le siège de Prague par Sigismond utilisait tous les points stratégiques de la ville, à l'exception d'un seul : la longue colline proéminente à l'est, connue sous le nom de Vitkov. L'œil de Zizka pour le terrain lui a montré que si les royalistes prenaient également le Vitkov, Prague serait coupée de tous les côtés et privée de ses lignes d'approvisionnement. L'armée de Zizka, forte d'environ 9 000 hommes, se dirigea donc directement vers la colline de Vitkov et y érigea à la hâte des remparts en terre et des remparts en bois. Le 14 juillet, l'armée croisée attaqua la position et fut lourdement battue dans l'une des plus grandes victoires de Zizka. Alors que ses hommes défendaient leurs fortifications de campagne avec une grande détermination, Zizka mena une attaque de flanc surprise depuis le sud. La colline Vitkov s'appelle maintenant Zitkov en son honneur, et arbore une magnifique statue équestre du chef hussite, avec un écusson sur l'œil et une masse à la main.

L'échec de Vitkov montra au roi Sigismond que Prague pouvait être plus facilement sécurisée par des moyens politiques que par un conflit militaire. Le 28 juillet 1420, Sigismond fit un pas symbolique vers le succès en se faisant couronner roi de Bohême dans la cathédrale Saint-Guy ; puisque le bâtiment se trouve en toute sécurité dans les murs du château de Hradcany, il n'était guère un cadre pour l'acclamation populaire d'un monarque. Le couronnement s'avéra bientôt être le seul succès que Sigismond allait connaître alors que la première croisade commençait à s'effondrer. Ses troupes souffraient d'une maladie épidémique contractée dans leur campement, et leur brutalité envers le peuple tchèque n'a rien fait pour faire aimer le roi à la population. À la fin du mois de juillet, beaucoup de ses partisans allemands étaient rentrés chez eux, de sorte que Sigismond se retira dans la ville amicale de Kutna Hora.

La seule opération militaire significative dans les semaines qui suivirent fut une vaillante tentative royaliste de secourir Vysehrad, que les hussites avaient assiégée. Zizka s'était maintenant retiré à Tabor, de sorte que cette opération a été menée par Hynek Krusina de Lichtenburg, le chef d'une autre confrérie de hussites, qui s'appelaient eux-mêmes les Orebits (d'après le mont Horeb de la Bible). Au début de novembre, ils réussirent à prendre la forteresse, tandis que Zizka menait des opérations de guérilla ailleurs en Bohême. Les actions de Zizka neutralisèrent Ulrich de Rosenberg, le plus fervent partisan de Sigismond en Bohême ; ainsi, au début de 1421, le roi se retira vers l'est et, en mars, quitta complètement la Bohême. À l'exception de quelques escarmouches, la première croisade contre les hussites était terminée.

La Seconde Croisade

L'absence d'armées étrangères permit aux hussites de consolider leur position en 1421. Le château de Hradcany leur tomba mains ; et Cenek de Wartenburg – sûrement l'un des grands renégats en série de l'histoire – se déclara une fois de plus pour les hussites.

Exaltés par de tels développements, en juin 1421, les révolutionnaires publièrent les Quatre Articles de Prague lors d'un parlement tenu à Caslav, où le roi Sigismond fut rituellement dénoncé et la liberté religieuse proclamée. Mais si Sigismond n'était pas acceptable pour le peuple tchèque,

alors à qui pouvait-il offrir la couronne de Bohême ? Dans l'Europe du XVe siècle, le concept de république était inconnu : sous Dieu, le pouvoir devait résider dans une personne. Lors d'une autre réunion tenue en août, le consensus d'opinion pointa vers le grand-duc Alexandre Vytautas (également connu sous le nom de Witold) de Lituanie, un cousin du roi de Pologne, avec lequel il avait vaincu l'Ordre Teutonique à la bataille de Tannenberg en 1410. Vytautas a été dûment élu (ou « postulé » dans le terme exact) au trône de Bohême – en son absence et sans sa participation.

Les négociations avec Vytautas devaient servir de toile de fond aux guerres hussites pour un certain temps encore, mais un combat au lendemain de la Diète de Caslav priva presque le mouvement hussite de son plus grand chef. Vers la fin du mois de juin 1421, Jan Zizka dirigeait le siège du château de Rabi lorsqu'un archer lâcha une flèche depuis les remparts et frappa Zizka à l'œil bien. D'une manière ou d'une autre, il a survécu, pour mener ses armées au combat pendant quatre ans de plus – un exploit presque unique pour un général maintenant totalement aveugle.

Alors que Zizka se rétablissait à Prague, le mouvement hussite subit l'une de ses rares défaites militaires lors du siège de Most, qui commença le 22 juillet 1421. Celui-ci, ainsi que le siège de Zatec qui s'ensuivit le 10 septembre, résulta d'une attaque d'une armée allemande commandée par Frédéric de Wettin, le margrave de Meissen, en prélude à l'invasion majeure de la Bohême qui devait constituer le principal élan de la seconde croisade. Zatec tint bon pendant trois semaines avant d'apprendre que l'aveugle Zizka était en route à la tête d'une armée de relève. Les Allemands s'enfuirent à la nouvelle, frustrant ainsi les plans du roi Sigismond pour une opération coordonnée contre les hussites.

Dans ces circonstances, Sigismond aurait pu être plus sage s'il avait remis à l'année suivante toute l'entreprise de la seconde croisade. La saison de la campagne était maintenant bien avancée, mais il avait alors dépensé beaucoup d'argent en mercenaires pour créer une armée très forte, et les mercenaires avaient tendance à désertir s'ils n'étaient pas utilisés. Il avait placé ses troupes sous le contrôle compétent d'un certain Philippe Scolari, autrement dit Pipo Spano, un *condottiere* florentin (capitaine mercenaire) qui s'était fait un nom en combattant les Turcs et dirigeait maintenant le contingent hongrois dans l'armée de croisade.

Malgré l'arrivée tardive de la saison, les forces du roi Sigismond ne se pressèrent pas outre mesure, mais passèrent quatre semaines à rassembler des soutiens en Moravie avant de se diriger vers leur objectif principal, la ville de Kutna Hora. Les dirigeants de cette ville autrefois loyale avaient choqué Sigismond en rejoignant les Hussites contre la volonté de ses habitants allemands, majoritairement catholiques, qui considéraient maintenant l'approche de Sigismond comme une promesse de libération. Zizka, cependant, anticipa les intentions du roi et marcha vers Kutna Hora avec ses forces combinées. Lorsque l'armée croisée s'approcha des portes le 21 décembre 1421, elle lança une attaque prolongée sur les positions hussites sur les collines à l'ouest. Cette action occupa les hussites tandis que Pipo Spano envoyait quelques unités autour du flanc droit de Zizka jusqu'à la porte nord de la ville, que les sympathisants royalistes leur ouvrirent. Un massacre des hussites commença alors à l'intérieur de Kutna Hora, dont Zizka fut coupé dans sa forteresse de chariots sur les collines au-dessus. Réalisant qu'il devait forcer une brèche dans les lignes ennemies, il choisit parfaitement son moment et sa cible. Se frayant un chemin à travers les rangs royalistes à l'arme à feu, les Hussites s'échappèrent vers le nord. Il n'y avait pas de poursuite, alors ils se sont reposés à Kolin pour planifier leur prochain mouvement.

Cela se produisit rapidement, le 6 janvier 1422 ; Zizka frappa le premier contre un corps de croisés à Nebovidy, qu'ils repoussèrent en direction du sud vers Kutna Hora. Les Hussites les suivirent avec confiance, et Sigismond fut si alarmé qu'il décida d'évacuer immédiatement Kutna Hora. Il tenta courageusement de prendre position dans le village de Habry le 8 janvier 1422, mais la poursuite continua jusqu'à la ville de Nemecky Brod (aujourd'hui Havlickuv Brod), où le pont fut bloqué par des troupes en fuite. L'ordre a été donné à d'autres de traverser sur la glace, mais après le succès initial, la glace a cédé et beaucoup se sont noyés. Après un court siège, Zizka captura Nemecky Brod et le détruisit si complètement que « les loups et les chiens mangeaient les cadavres sur la place de la ville », comme l'a dit un chroniqueur. Sigismond s'enfuit vers la sécurité

de Brno en Moravie, échaudé par sa plus grande défaite depuis la bataille de Nicopolis en 1396. La deuxième croisade était terminée.

La Troisième Croisade

L'insulte s'ajouta à l'injure de Sigismond lorsque le grand-duc Vytautas de Lituanie écrivit dans une lettre au pape, datée du 5 mars 1422, qu'il prendrait les Tchèques sous sa protection afin de ramener les schismatiques dans le berceau de l'Église mère. Dans ce but, il envoyait comme son représentant en Bohême son neveu Sigismond Korybut, qui se présenta immédiatement en Bohême comme le régent du roi postulé. De nombreux partisans du roi Sigismond estimaient qu'une troisième croisade serait le seul moyen de régler les problèmes avec les hussites et de neutraliser la revendication de Vytautas au trône, bien que le roi ne soit pas enclin à jouer à nouveau un rôle personnel.

La troisième croisade qui en a résulté a été une affaire sans enthousiasme. Les armées croisées entrèrent en Bohême par le nord et l'ouest en octobre 1422, et la première ville à tomber fut Chomutov. L'objectif suivant était de lever le siège du grand château de Karlstein, la seule forteresse forte à être restée aux mains des royalistes tout au long de la guerre jusqu'à présent. Le prince Korybut de Lituanie était actuellement assis à l'extérieur et se trouvait autant impliqué dans les négociations d'une trêve que dans les combats réels. Un armistice fut signé le 8 novembre, et la troisième croisade se termina rapidement, la seule des cinq à ne pas se terminer par un désastre total pour les croisés.

À la suite de cet accord pacifique, les hussites furent laissés seuls pendant une période plus longue qu'auparavant, mais cette sécurité relative menaçait en fait de mettre sérieusement en péril le mouvement hussite. Tant qu'ils étaient menacés de l'extérieur, ils étaient restés unis, mais lorsque cette menace s'est atténuée, des désaccords, généralement de nature religieuse, ont commencé à affaiblir leurs rangs. Au début d'août 1423, de tels différends dégénérèrent en combats entre groupes rivaux de hussites. L'un des résultats fut que Jan Zizka quitta Tabor et s'établit en Bohême orientale en tant que chef des Orebités. L'affrontement le plus important entre les armées hussites rivales eut lieu le 7 juin 1424 à Malesov, où Zizka détruisit une forte armée rivale levée par les citoyens de Prague. Par cette victoire, Zizka confirma son rôle de premier plan dans le mouvement ; bientôt les Orebités et les Taborites se réconcilièrent et jouèrent un rôle de premier plan pour le reste de la guerre.

Au début d'octobre 1424, Jan Zizka se lança dans ce qui allait être sa dernière campagne. Il toucha à son ancienne route de la victoire en passant par Nemecky Brod, puis assiégea le château de Pribyslav. Là, le vieux général aveugle contracta une forme de peste et mourut le 11 octobre dans son campement de siège. Une légende colorée raconte qu'avant de mourir, Zizka ordonna qu'un tambour soit fabriqué avec sa peau et battu à la tête de l'armée hussite.

La Guerre des Orphelins

La mort de Zizka fut ressentie avec acuité par ses disciples, en particulier les Orebités, qui s'appelaient maintenant « les Orphelins » comme témoignage de la perte qu'ils avaient subie. Après la mort de Zizka, l'initiative militaire a été prise par son successeur Prokop le Grand (également connu sous le nom de Prokop le Chauve), un leader talentueux mais un homme aux vues très différentes de celles de Zizka. Prokop changea radicalement la stratégie hussite. De la politique d'actions défensives de Zizka contre les envahisseurs, Prokop passa à un modèle préventif d'invasion de tous les territoires voisins d'où des croisades précédentes avaient émergé.

Cette stratégie provocatrice ne pouvait que provoquer une réaction sous la forme d'une quatrième croisade, mais avant que celle-ci ne puisse être lancée, les armées hussites et allemandes livrèrent une bataille majeure à Usti en juin 1426. Usti se trouvait près de la frontière allemande, et le victorieux Prokop proposa de faire suivre son succès d'une invasion de la Saxe. Cela ne s'est pas

concrétisé, mais des raids en Silésie et en Autriche ont été menés au cours des deux années suivantes.

La **Quatrième Croisade** s'ouvrit finalement en 1241 et commença avec le siège de Stribro. Henry Beaufort, évêque de Winchester, un demi-frère du roi Henri IV d'Angleterre, combattit lors de cette bataille. Ce fut un désastre, car les croisés se retirèrent en désordre à l'approche des Tchèques et ne subirent des pertes que lorsque les hussites les rattrapèrent près de Tachov le 4 août. Le cardinal Henri, dans un mépris furieux, déchira l'étendard impérial en morceaux. Cette déroute mit fin à la quatrième croisade de manière abrupte et prématurée. Il n'y eut plus de poursuite de l'autre côté de la frontière par les hussites – Tachov était un objectif plus immédiat et plus prometteur, et la ville et son château tombèrent le 14 août.

Pendant les quatre années qui suivirent, aucune tentative ne fut faite par l'Europe catholique pour envahir la Bohême. Au lieu de cela, les hussites prirent l'initiative en grand, envoyant des forces de raid allant de loin en Allemagne et en Hongrie. Un raid en 1243 les emmena jusqu'à Czeszochowa en Pologne, et les Hussites devinrent célèbres pour leurs déprédations. La réputation qu'ils ont acquise dans certaines régions éloignées de la Bohême est démontrée par une lettre remarquable attribuée à Jeanne d'Arc, qui aurait écrit à la Bohême pour menacer les hérétiques de destruction s'ils ne cessaient pas leur aveuglement. En revanche, les hussites, plus convaincus que jamais que Dieu était de leur côté, appelaient ces raids des *spanile jizdy*, des « belles chevauchées », bien que la destruction qu'ils ont causée ait été tout sauf belle.

Les raids hussites ajoutèrent à la pression sur le roi Sigismond, qui était maintenant en proie non seulement aux hussites, mais aussi à d'autres guerres civiles, à des rébellions et à une menace turque sur ses domaines hongrois en direction de la Serbie. Le châtimement contre les hussites devait être effectué par le biais d'une **Cinquième Croisade**. L'armée d'invasion fut interceptée près de la ville de Domazlice, où elle avait mené un siège infructueux. Le 14 août 1241, l'armée hussite dispersa les croisés à la bataille de Domazlice, l'une des rencontres les plus décisives de toutes les guerres hussites. Cette fois, les croisés avaient leurs propres chariots de guerre, mais ceux-ci se sont avérés inutiles car ils ont été mal utilisés ; les hussites victorieux furent ravis de constater que de nombreux véhicules apparemment militaires étaient en fait des wagons de ravitaillement remplis de vin plutôt que d'armes.

L'humiliation des Catholiques à Domazlice signifiait que le décor était maintenant planté pour un règlement pacifique du problème hussite. Les négociations commencèrent à Bâle en janvier 1243, où le principal représentant du côté catholique était le cardinal Cesarini. Il avait une expérience personnelle de la guerre hussite, car il avait été forcé de fuir le champ de bataille de Domazlice.

Entre-temps, les « belles chevauchées » se poursuivaient, culminant avec le raid hussite le plus audacieux de tous à l'été 1243. La guerre avait éclaté une fois de plus en 1242 entre le royaume de Pologne et les chevaliers teutoniques de Prusse. Désireux d'aider, les Hussites signèrent une alliance solennelle contre l'Ordre en juillet de la même année, et en 1243, une armée orpheline marcha à travers le Neumark jusqu'en Prusse et captura Tczew (Dirschau) sur la rivière Wisla (Vistule). Finalement, ils atteignirent l'embouchure de la Vistule à l'endroit où elle se jette dans la Baltique près de Gdansk (Dantzig), et effectuèrent une célébration de victoire pour prouver que seule la vaste mer elle-même pouvait arrêter leur avance. (Cette insulte à l'hégémonie allemande a été résumée plus tard par le nationaliste prussien du XIXe siècle, Heinrich von Treitschke, qui a écrit avec colère qu'ils avaient « salué la mer avec une chanson tchèque sauvage sur les guerriers de Dieu, et rempli leurs bouteilles d'eau de saumure en signe que la Baltique obéissait une fois de plus aux Slaves ».)

Les querelles de la réussite

Les divisions qui se développaient dans les rangs hussites lorsque le mouvement était confronté à la perspective d'une paix véritable et durable étaient beaucoup plus importantes pour le peuple de Bohême. La question religieuse la plus importante était de savoir s'il fallait imposer la pratique de la communion dans les deux cas aux citoyens de villes comme Pilsen, qui étaient restés catholiques et royalistes tout au long de la guerre. Certains considéraient une approche tolérante comme une concession nécessaire pour parvenir à l'unité, d'autres comme une grave trahison de leurs principes religieux fondamentaux.

Une avancée militaire contre Pilsen par la faction la plus rigide s'avéra un échec et conduisit à une mutinerie au sein de l'armée de Prokop le Grand. S'ensuivit une alliance de la haute noblesse et de la vieille ville de Prague contre les confréries radicales taborites et orebites. Une bataille sanglante eut lieu à Lipany le 30 mai 1434, au cours de laquelle les chefs de la confrérie Prokop le Grand et Prokop le Petit furent vaincus et tous deux tués.

Dès lors, le rôle des confréries a été presque complètement neutralisé. La tragique bataille fratricide de Lipany marqua effectivement la fin des guerres hussites, et le vainqueur immédiat fut, bien sûr, le roi Sigismond. Le 16 août 1436, le vieux monarque rusé proclama solennellement le rétablissement de la paix entre la Bohême « hérétique » et le monde chrétien, mettant ainsi officiellement fin à 17 ans de guerre. Désireux d'éviter de contrarier les hussites dont les querelles internes avaient finalement assuré son trône, il attendit son heure avant de lancer des plans pour éliminer l'hérésie ultraquiste une fois pour toutes. Mais la mort intervint en septembre 1437, et comme son successeur ne vécut que peu de temps, l'Église ultraquiste utilisa l'interrègne qui s'ensuivit pour établir une position en tant qu'Église réformée de Bohême.

Cette position s'est encore renforcée avec la régence, et enfin l'accession au trône en 1457, de Georges de Podebrady, le premier et unique roi hussite de Bohême. Le roi Georges a dû résister à une courte mais inquiétante tentative de croisade contre lui par le grand roi Matthias Corvinus de Hongrie en 1468, une période qu'un chroniqueur tchèque a appelée « huit semaines horribles ». Cependant, Georges traita les envahisseurs de la même manière minutieuse que ses prédécesseurs avaient vaincu les croisés précédents, et assura la survie des idées révolutionnaires des hussites assez longtemps pour qu'elles deviennent des branches de la Réforme à l'échelle du continent au XVI^e siècle.

Les Armées des Guerres Hussites

Les Armées des Croisés

La combinaison de ferveur religieuse et de cupidité personnelle qui avait envoyé des armées croisées de la Baltique à la mer Noire se reflète dans la liste étonnante de nationalités présentes lors de la tentative de la première croisade de prendre Prague. Laissons la chroniqueuse Brezova parler pour elle-même :

« « Là, les gens étaient de nombreuses nations, tribus et langues différentes. Outre les Bohémiens et les Moraves, il y avait des Hongrois et des Croates, des Dalmates et des Bulgares, des Valaques et des Szekely, des Coumanes, des Tassyans, des Ruthènes, des Russes, des Slavons, des Pruténiens, des Serbes, des Thuringiens, des Styriens, des Misniens, des Bavares, des Saxons, des Autrichiens, des Franconiens, des Français, des Anglais, des hommes du Brabant, de Westphalie, de Hollande et de Suisse, des Lusaciens, des Souabes, des Carinthiens, des Aragoniens, des Espagnols, des Polonais, des Allemands du Rhin et bien d'autres. »

Heymann, le biographe de Jan Zizka, ajoute dans une note que bien qu'un tiers de ces 33 nations soient germanophones, la liste représente presque toute l'Europe médiévale à l'exception de la Scandinavie, et que l'omission des Italiens était probablement un oubli...

La motivation qui a poussé ce grand nombre de nationalités à combattre en Bohême allait de la dévotion religieuse à l'intérêt personnel rampant, et nulle part une combinaison des deux extrêmes n'a été mieux exprimée que par les personnalités des hommes qui ont dirigé les armées croisées. En surface, du moins, l'épithète de « croisé » garantissait que le proto-puritanisme des hussites était opposé à un engagement religieux tout aussi fort envers l'expression la plus extrême du catholicisme médiéval. Le roi Sigismond avait été le chef de la croisade contre les musulmans en 1396 qui avait connu un désastre à la bataille de Nicopolis, et beaucoup de ses disciples avaient servi dans d'autres entreprises de croisade telles que la campagne de Tannenberg/Grunwald. Leur bien-être spirituel était bien pris en charge, et nous savons, d'après l'ordonnance impériale émise pour la cinquième croisade en 1431, que quatre ou cinq prêtres devaient accompagner chaque troupe « afin de prêcher au peuple et de lui enseigner comment se comporter et comment combattre pour la sainte foi » – des paroles qui auraient pu provenir directement des dirigeants taborites.

Armes et armures de chevalier

Des chevaliers à cheval ont combattu des deux côtés pendant les guerres hussites en tant qu'élite sur le champ de bataille, et comme le conflit a attiré des croisés de toute l'Europe, il n'est pas surprenant qu'une certaine uniformité ait existé dans les types d'armures observées parmi la noblesse des deux côtés. Les principales différences d'armes et d'armures entre l'élite montée des deux camps seraient basées sur le rang et la richesse plutôt que sur la nationalité ; cela s'appliquait même à la Lituanie (apparaissant dans la liste ci-dessus sous le nom de Ruthénie) et à la Russie, qui avaient historiquement été soumises à d'autres influences.

La noblesse parmi les croisés et les hussites aurait généralement porté des armures de plaques de style italien, car les ateliers du nord de l'Italie dominaient encore cette fabrication dans toute l'Europe ; une minorité aurait montré la production des armuriers du sud de l'Allemagne qui commençaient tout juste à défier la domination italienne. Le deuxième quart du XVe siècle a vu l'utilisation simultanée d'armures datant du dernier quart du XIVe siècle, en passant par celles de Tannenberg/Grunwald en 1410 et d'Azincourt en 1415, jusqu'aux derniers styles de l'époque de Jeanne d'Arc dans les années 1430.

Le style de casque prédominant était un bascinet avec une visière à charnière, fixé à une queue de maille rembourrée qui tombait pour coiffer les épaules. On aurait également vu quelques «grands bassinets », avec des bavières profondes qui réduisaient la mobilité de la tête. De nombreux styles légèrement différents de *chapel-de-fer* à larges bords ou de « chapeau de bouilloire» étaient courants dans les pays germaniques, parfois portés en conjonction avec des armures de plaques parmi la classe chevaleresque, en particulier pour le combat à pied.

La tendance générale dans le domaine des gilets pare-balles était vers une plaque complète ; Mais la mode des surcots de tissu sur le torse, que l'on voit dans de nombreuses effigies funéraires, qui sont nos meilleures sources, rend difficile de distinguer les cuirasses rigides des nombreux types de défenses corporelles en maille, en écailles ou en brigandine encore portées sous ou à la place d'une cuirasse de plaques. La cotte de mailles est conventionnellement représentée sous les défenses de plaques à l'aîne, aux coudes et aux aisselles, et ces dernières étaient souvent protégées par des rondelles de plaques suspendues à des sangles. Les armures en écailles étaient nettement plus courantes en Europe de l'Est qu'en Europe de l'Ouest. Deux styles de plastron distinctement germaniques ont été identifiés : une forme « globuleuse » avec un ventre arrondi, et une forme « carrée » avec un profil carré au niveau du ventre. Des défenses complètes en plaques pour les bras et les jambes auraient été presque universelles, mais des armures en tissu ou en cuir avec des têtes de rivets indiquant des écailles intérieures sont encore visibles sur les cuisses de certaines effigies. Les « armures de manteau » bien ajustées et les surcots amples arboraient souvent des couleurs et des charges héraldiques, tout comme les boucliers qui étaient encore assez largement portés, bien que les dernières combinaisons de plaques complètes les rendaient de plus en plus inutiles. Les chevaliers les plus pauvres auraient probablement porté des armures corporelles plus simples et moins complètes de styles plus anciens, utilisant davantage la cotte de mailles, les écailles et les brigandines.

L'armure des chevaliers croisés lituaniens, polonais et russes aurait presque certainement été de styles italiens et allemands importés, même si leurs adeptes auraient probablement montré des influences orientales dans une plus grande utilisation de la cotte de mailles, des armures à écailles et lamellaires, des bottes en cuir et, chez les Russes, des casques coniques ou à flèches. Les chevaux des chevaliers les plus éminents étaient couverts de caparaçons sur lesquels figuraient leurs emblèmes héraldiques.

À cheval, le chevalier maniait la lance qui était son arme principale. Celle-ci était soutenue par l'épée large, souvent de style main et demie, ceinte d'une ceinture qui passait parfois plus d'une fois autour de la taille. La forme de l'armure à la hanche soutenait très souvent une ceinture de poignard basse, plaquée et parfois richement décorée. Les armes secondaires étaient des masses, des haches et, pour le combat à pied, une gamme de haches d'hast différentes et d'autres armes à manches.

Les fantassins qui suivaient les chevaliers en armure en croisade étaient armés d'arbalètes, d'épées, de lances et d'une gamme d'autres armes d'hast. En apparence générale, ils n'auraient pas beaucoup différé des fantassins hussites mieux équipés décrits ci-dessous.

Les Armées Hussites

Si le sort de la révolution hussite avait dépendu des lances et des armures de la noblesse de Bohême, le mouvement aurait été écrasé en quelques mois. Comme le montre l'exemple extrême de Cenek de Wartenburg, la classe chevaleresque relativement petite de Bohême était divisée dans ses loyautés et souvent méfiante à l'égard des idéaux d'égalité devant Dieu prêchés par les taborites radicaux. La majorité des troupes au sein des armées hussites étaient inévitablement composées de paysans et de citoyens qui n'étaient, au moins au début, pas formés aux arts de la guerre. Contrairement aux Suisses de l'époque, qui défendaient leurs vallées montagneuses difficiles contre les menaces répétées de la riche noblesse bourguignonne et de leurs mercenaires professionnels, les paysans de Bohême avaient peu d'avantages naturels de terrain, ni aucune tradition d'une communauté entraînée aux armes. Tout ce qu'ils avaient au départ, c'était de l'enthousiasme,

alimenté par une ferveur religieuse qui frôlait le fanatisme – assez furieux pour faire disparaître toutes les différences internes sur le champ de bataille, mais aussi assez fragile pour permettre à d’âpres disputes sectaires d’émerger une fois que toute menace extérieure immédiate était passée. Leur zèle religieux encourageait le mépris pour tous ceux qui ne partageaient pas leurs croyances, qu’il s’agisse de royalistes catholiques ou de membres des « groupes dissidents » rivaux qui émergeaient dans les rangs hussites.

C’est grâce au génie de Jan Zizka qu’il a su transformer ce matériau peu prometteur en une force capable de gagner des batailles, et qu’il l’a fait dans un laps de temps remarquablement court. En conséquence, le drapeau du calice a été suivi par des milliers de paysans ardents dont les compétences militaires n’avaient peut-être été acquises que récemment, mais qui avaient le potentiel de remporter la victoire sous le bon chef. C’était une caractéristique des guerres hussites que de tels dirigeants pouvaient prendre de l’importance sur la base de leurs talents, et Jan Zizka en était l’exemple le plus remarquable. Son expérience antérieure en Prusse avait clairement donné à Zizka une compréhension à la fois du défi posé par les chevaliers à cheval lourdement blindés et des moyens possibles de neutraliser leurs avantages. L’une des premières conclusions de Zizka est qu’il doit se battre défensivement, comme un chef de guérilla, et éviter les batailles rangées sur un terrain découvert où ses fantassins légèrement armés pourraient être balayés par la force d’une charge de cavalerie. De cette prise de conscience sont nées certaines des méthodes de guerre défensive les plus sophistiquées du Moyen Âge.

Discipline

Jan Zizka est surtout connu pour son utilisation novatrice de la technologie militaire, mais sa capacité à fédérer en une armée victorieuse un mouvement disparate de classes sociales très différentes et de points de vue religieux différents était tout aussi importante. Le noyau radical des hussites était constitué de confréries telles que les Taborites, animées d’un véritable enthousiasme pour les réformes de l’Église tant nécessaires prêchées par Jan Hus. À une époque où l’on croyait absolument qu’il était important que l’âme trouve le vrai chemin du salut éternel, les fanatiques religieux ne toléraient aucune contradiction et ne reculaient devant aucun moyen d’atteindre le but désiré. De plus en plus enflammés par un fort sentiment anti-impérialiste et un fervent nationalisme tchèque anti-allemand, les Taborites offraient à leur commandant un matériau très motivé, bien que parfois volatile, avec lequel travailler.

Le fondamentalisme religieux des Taborites et des Orebites invite à la comparaison avec les attitudes qui allaient émerger au XVII^e siècle sous le nom de puritanisme. Cela contrastait assez nettement avec l’approche plus calculatrice et accommodante privilégiée par leurs partisans plus motivés politiquement parmi les citoyens de Prague, ce qui a conduit à de graves désaccords. Les vêtements brillants et le mode de vie bourgeois de la capitale scandalisèrent les Taborites lorsqu’ils arrivèrent pour aider les citoyens en 1419, et la volonté de Prague de négocier avec leurs ennemis catholiques creusa un fossé entre ces éléments au sein du mouvement hussite.

À l’extrémité supérieure de l’échelle sociale au sein du mouvement se trouvaient les partisans des hussites parmi la noblesse tchèque. La religion était moins importante pour eux que leur propre position sociale vis-à-vis de l’élite allemande, mais une partie de la petite noblesse étendit son soutien politique aux hussites en une contribution militaire. Ils apparaîtraient sur les champs de bataille des guerres hussites en tant que chevaliers à cheval, et si leurs activités pouvaient être intégrées dans le plan global, leur contribution était très précieuse. Les récits des campagnes hussites suggèrent que lorsque les chevaliers à cheval étaient présents en nombre, ils se postaient à l’arrière du *Wagenburg* (fort de chariots), prêts à attaquer les flancs ennemis. S’ils étaient peu nombreux, ils prenaient position à l’intérieur des murs de bois de la forteresse mobile.

L’organisation des armées hussites fut renforcée à partir de 1423 par la publication des *Statuts de Jan Zizka et de l’Ordonnance militaire de la Nouvelle Confrérie de Zizka*, qu’il signa cette année-là. Une grande partie du contenu fait référence à des questions religieuses, mais les extraits suivants montrent un souci égal pour une discipline militaire stricte :

« Lorsque nous voulons quitter une ville ou nous éloigner d'un endroit où nous avons campé dans le champ, personne ne doit se rendre à l'avance à la prochaine ville, ni s'y rendre à pied ou en voiture pour obtenir des quartiers ou des logements, et personne ne doit camper sur le terrain, sans la permission ou l'ordre de son capitaine plus âgé...

« Nul ne doit allumer un feu ou mettre le feu à quoi que ce soit d'autre pendant la marche ou pendant qu'il est couché dans un campement, sauf ceux qui seront spécialement choisis...

« Lorsqu'ils sortiront de quelque endroit et avant d'entreprendre d'ordonner une entreprise dans la guerre, ils feront d'abord une prière au Seigneur Dieu, et s'agenouilleront devant le Corps de Dieu et devant la Face de Dieu... prie que le Seigneur Dieu le Tout-Puissant donne son aide, afin qu'ils puissent ainsi mener sa guerre sacrée pour la louange de son nom sacré et pour l'amélioration de sa bienfaisance...

« Après cela, le peuple se formera dans l'ordre convenable, chaque troupe sous son étendard... Et une fois qu'ils ont été affectés à une troupe ou formés sous un seul étendard, ils doivent marcher en bon ordre...

« Chaque fois et partout où le Seigneur Dieu nous accorde de vaincre et de vaincre nos ennemis et de conquérir des villes, des forteresses ou des châteaux, et ainsi de prendre du butin... Alors toutes choses seront prises et tout le butin sera transporté et assemblé à un endroit choisi et indiqué par nos anciens, que ce soit beaucoup ou peu...

« De même, nous ne voulons pas souffrir parmi nous des hommes infidèles, des désobéissants, des menteurs, des voleurs, des joueurs, des brigands, des pillards, des ivrognes, des blasphémateurs, des lubriques, des adultères, des prostituées, des adultères, ou tout autre pécheur manifeste, hommes ou femmes. Nous les bannirons ou les chasserons... [et] punira tous ces crimes par la flagellation, le bannissement, le matraquage, la décapitation, la pendaison, la noyade, le bûcher et par tous les autres châtiments qui conviennent au crime selon la Loi de Dieu, à l'exception de personne, quel que soit son rang ou son sexe. »

Les valeurs du mouvement hussite étaient généralement guerrières, et la justice de la cause n'a jamais été mise en doute ; mais en de rares occasions, des arguments en faveur d'une éthique pacifiste ont été soulevés dans les rangs hussites. Peter Chelcicky, pour sa part, critiquait sévèrement ceux qui avaient des scrupules à manger du porc le vendredi mais versaient du sang chrétien sans la moindre inquiétude. Selon lui, l'âge d'or de l'Église avait été son âge pacifique. La loi chrétienne interdisait le meurtre, de sorte que, bien que tous les chrétiens soient tenus d'obéir à l'État, ils devaient refuser à la fois la fonction publique et le service militaire. Pourtant, Chelcicky était une voix solitaire, et l'attitude des dirigeants hussites était celle d'un engagement inébranlable et d'une cruauté. Jan Zizka n'était pas un saint, et bien qu'il s'abstint des excès de meurtres et de pillages fréquemment associés aux mercenaires et aux croisés qui venaient en Bohême de l'extérieur, il pouvait être impitoyable envers les victimes lorsque l'occasion l'exigeait. Son expédition contre les Adamites, une secte extrémiste qui menaçait l'unité du mouvement hussite, se termina par la mort des prisonniers.

Armes d'hast utilisées dans les armées hussites ; la plupart ont pour origine des instruments agricoles (reproduction)



Uniforme

Toutes les représentations des Hussites en action les montrent comme une armée principalement d'infanterie paysanne, ce qui se reflète à la fois dans le costume qu'ils portaient et dans les armes qu'ils portaient.

L'habillement de base des Hussites ne différait pas sensiblement des vêtements que l'on voyait dans les représentations contemporaines d'une classe sociale similaire dans toute l'Europe du début du XVe siècle. Des images représentant des paysans laborieux, dont certains ne sont que partiellement vêtus pour des activités telles que la récolte, attestent de la gamme normale des vêtements. Par-dessus de courtes sous-chemises, les hommes portaient de très longues chemises en forme de T, coupées de manière ample, parfois fendues à mi-chemin sur les côtés à partir du bas afin qu'elles puissent être rentrées ou roulées de plusieurs façons. Les jambières étaient normalement des bas de bas pour chaque jambe, qui pouvaient être attachés jusqu'à la taille ou roulés jusqu'au genou ; La chemise pendait souvent entre eux au niveau du siège. Certains bas avaient des pieds intégrés, avec des semelles doublées ou cousues en toile ou en cuir ; d'autres, seulement une section en forme d'étrier sous le pied.

Les chaussures ou les bottes étaient normalement jusqu'à la cheville ; les plus simples étaient amples et ressemblaient à des sacs, froncés et attachés autour des chevilles ; d'autres étaient plus façonnés et fermés par des lacets ou des boutons à l'extérieur. Les bottes d'équitation avaient au moins la longueur du genou, souvent coupées dans la jambe mais froncées, et portées avec le haut rabattu ; Les orteils étaient plus pointus que la coupe plus large des chaussures faites pour la marche. Les chaussures et les bottes sont souvent montrées comme noircies.

Le vêtement extérieur le plus basique était une tunique de laine en forme de chemise, à manches longues et descendant presque jusqu'au genou ; Certains étaient encore coupés en pull, tandis que d'autres étaient attachés à l'avant par des lacets, des boucles et des bascules, ou des boutons. Alternativement, nous voyons des doublets plus légers et moulants, à cette date assez longs dans la jupe, qui se lacciaient directement au tuyau ; Parfois, les manches étaient également faites séparément et lacées aux épaules. Tous ces vêtements étaient souvent portés en couches par temps froid. La qualité du tissu et de la coupe variait probablement considérablement avec la richesse.

On voyait encore des coiffes – des bonnets en lin bien ajustés avec des mentonnières, parfois portées sous d'autres couvre-chefs. Les chapeaux en laine, dont certains ont une finition nettement hirsute, sont représentés dans une gamme de formes de « pots de fleurs » ou de cônes inversés, ces derniers avec les bords enroulés ou pliés de diverses manières. Comme dans toute l'Europe, les capuches descendant jusqu'aux capes d'épaule étaient populaires et polyvalentes ; Certains avaient le bord inférieur de la cape coupé en formes décoratives, et d'autres avaient un long liripipe ou une queue s'étendant du coin supérieur de la capuche. D'autres couvre-chefs sont parfois portés sur des capuches ; Ou ils pouvaient eux-mêmes être enroulés pour former un chapeau en forme de « beignet » avec le bas de la capuche pendant comme un rabat groupé. Des manteaux de différentes longueurs et de différents poids étaient portés, parfois attachés par des boutons à la gorge ou à l'épaule. Des pourpoints en peau de mouton, ou pour les classes les plus riches, des tuniques doublées ou garnies de peau de mouton ou de fourrure, sont également représentées par temps froid, tout comme les bonnets en polaire ou en fourrure.

Il y a plusieurs références dans la littérature sur les Hussites à des femmes combattant aux côtés de leurs hommes. Elles auraient porté des robes jusqu'aux chevilles sur une sous-robe tout aussi longue en lin ou en laine plus légère ; Encore une fois, les manches de la robe extérieure étaient parfois lacées à l'épaule ou au-dessus du coude. La robe extérieure pouvait être relevée pour soulever l'ourlet de la boue ou de la poussière en rassemblant une partie de celle-ci sous une ceinture, une ceinture ou une ceinture. La modestie exigeait de couvrir les cheveux par des « voiles » ou des foulards disposés de diverses manières. La capuche à capuche était apparemment aussi populaire chez les femmes que chez les hommes, et est parfois montrée jusqu'aux coudes et fermée par des boutons sur le devant.

Armures et armes

L'armure de protection portée par les soldats hussites ordinaires aurait été limitée, car pour beaucoup, les seules sources possibles étaient le butin du champ de bataille ou les armureries de château pillées. Il est donc logique que de telles pièces d'armure soient devenues plus courantes au fur et à mesure que les guerres s'éternisaient et que les victoires hussites se multipliaient. Les illustrations ont tendance à dépeindre les utilisateurs d'armes d'hast plus conventionnelles telles que les hallebardes comme étant des troupes « régulières » mieux équipées que les flétriers plus simplement vêtus ; Certains d'entre eux représentent peut-être les adeptes de la maison des nobles. Les fantassins du côté des croisés se ressemblaient beaucoup.

Le chapeau de bouillotte en fer à larges bords était le casque typique des terres germaniques, et se présentait sous de nombreuses formes légèrement variées : avec la couronne arrondie, anguleuse, balayée en une pointe ou une crête médiane ; le bord profond et percé de fentes oculaires, ou balayé vers le bas en un point frontal, ou même prolongé en une longue barre nasale. Ils sont représentés portés sur des capuchons en tissu ou en maille. Le bassinot classique et le camail étaient encore largement utilisés, normalement sans visière ; Et un certain nombre de casques en forme de chapeau très simples sont également représentés, y compris certains construits à partir de nombreuses écailles métalliques plutôt que dessinés en martelant des plaques uniques.

Des chemises en maille annelée avec des jupes et des manches de différentes longueurs sont illustrées, portées seules ou en combinaison avec des cuirasses ou des armures « souples » en tissu rembourré, et les cols en maille ou « étendards » sont portés par les chevaliers et les fantassins. L'infanterie la mieux équipée porte parfois des cuirasses, avec ou sans cotte de mailles ou jupes en écailles sur le ventre et l'aîne, ou même avec des faulds ou des tonlets de plaques « cerclées ». Des genouillères ou des coudes en plaques sont parfois portés par des hommes sans autres défenses en plaques, et les autres armures de membres semblent avoir été rares. Pour un fantassin maniant n'importe quel type d'arme d'hast, la première priorité après un casque et une protection du torse était probablement les gantelets.

Les fantassins des deux camps portaient des armes de poing – des épées de différentes longueurs et de différents modèles, y compris le falchion lourd à un seul tranchant (en forme de « couteau Bowie » géant) ; et le paysan le plus pauvre aurait eu un couteau tout usage ou une hache pour se battre au corps à corps. De nombreuses armes d'hast associées aux hussites avaient leurs origines dans les outils agricoles. Dans leur forme la plus simple, il s'agissait de fourches en fer, de lames de faux et de serpes, mais l'instrument modifié le plus spécifiquement associé aux Hussites dans les représentations et les récits contemporains semble avoir été le fléau. De même que le chariot de ferme se prêtait à la conversion en « chariot de guerre », le fléau agricole utilisé pour battre les récoltes pouvait facilement être transformé en arme de guerre par n'importe quelle forge de village. Plus simplement, des clous ont été enfoncés dans la tête en bois, ou une tête à pointes et à bandes de fer a été fabriquée pour remplacer l'original. Celles-ci étaient maniées plus efficacement par des hommes qui avaient été batteurs toute leur vie – habitués à une activité physique intense pendant des heures et des jours – debout à l'abri des murs en bois des chariots.

D'autres outils à perche qui étaient dangereux s'ils étaient utilisés à l'abri de positions défensives comprenaient des « étoiles du matin » – des massues à tige avec des têtes en bois sauvagement pointues. Les armes d'hast plus conventionnelles comprenaient des lances de différentes longueurs ; et des becs, composés d'une lame prolongée en petites pointes latérales triangulaires et d'une grande pointe ou d'un crochet à l'extrémité. Un soc de charrue pourrait être à l'origine d'une arme qui ressemblait à une version primitive de la hallebarde suisse, avec la lame aiguisée et battue jusqu'à une pointe à une extrémité et une pointe latérale ajoutée au manche. Enfin, l'*aalspeiss* ou « poinçon » avait une longue pointe et était équipé d'une protection pour protéger les mains de l'utilisateur. Un chroniqueur a écrit que « les hérétiques tiraient avec leurs fusils, dont ils avaient beaucoup, et utilisaient également de longs crochets pour tirer de leurs chevaux les nobles chevaliers et les soldats pieux ».

Les armes de poing sont décrites ci-dessous dans la section sur l'artillerie hussite, mais elles ont toujours été surpassées en nombre par les arbalètes. L'arbalète était une arme de missile idéale pour les soldats dont les parois du chariot fournissaient une couverture pour couvrir en toute sécurité. Les arbalètes, qui pouvaient percer même une armure de plaques si la portée et l'angle étaient corrects, étaient si redoutables que, notoirement, leur utilisation avait été condamnée par le deuxième concile du Latran en 1139 comme étant « haineuse envers Dieu ». Cependant, l'Église a permis qu'ils soient utilisés contre les non-chrétiens, et aucun des deux camps dans les guerres hussites n'a eu de scrupules à massacrer des ennemis considérés comme des « hérétiques ». Jusqu'au 15ème siècle, la plupart des arbalètes étaient de construction composite, leurs bâtons épais étant constitués de couches de corne, de tendon et de bois astucieusement épissées et collées ; Les paysans les plus pauvres pouvaient porter des arcs de chasse moins puissants avec de simples bâtons de bois. Les arbalètes en acier avaient commencé à apparaître au début du siècle, mais il est probable que la majorité de celles utilisées dans les guerres hussites étaient encore de construction composite. Il est à noter que les arbalètes en acier n'ont gagné du terrain que très lentement dans les terres baltes au nord en raison des craintes que les bâtons ne se brisent par temps froid ; Les arcs en corne composite, en revanche, sont devenus environ un tiers plus résistants dans des conditions froides, ce qui aurait été adapté aux variations de température rencontrées pendant les croisades hussites.

Les hommes qui portaient des pavises jouaient un rôle important dans la défense. Il s'agissait de grands boucliers, presque de la taille d'un homme, qui pouvaient abriter quelques fantassins - généralement, en enjambant des arbalètes ou en rechargeant des armes de poing ; Ils étaient fixés en place soit en enfonçant un crampon inférieur saillant dans le sol, soit en les soutenant avec une barre attachée. Ils étaient faits de bois avec une crête centrale renforcée proéminente, recouverts de cuir, de toile ou de parchemin, huilés ou goudronnés contre l'humidité, et souvent décorés. Chez les hussites, l'image du calice a toujours été un élément important de cette décoration. Les cavaliers et les conducteurs de charrettes avaient des boucliers plus petits et plus maniables.

Héraldique hussite

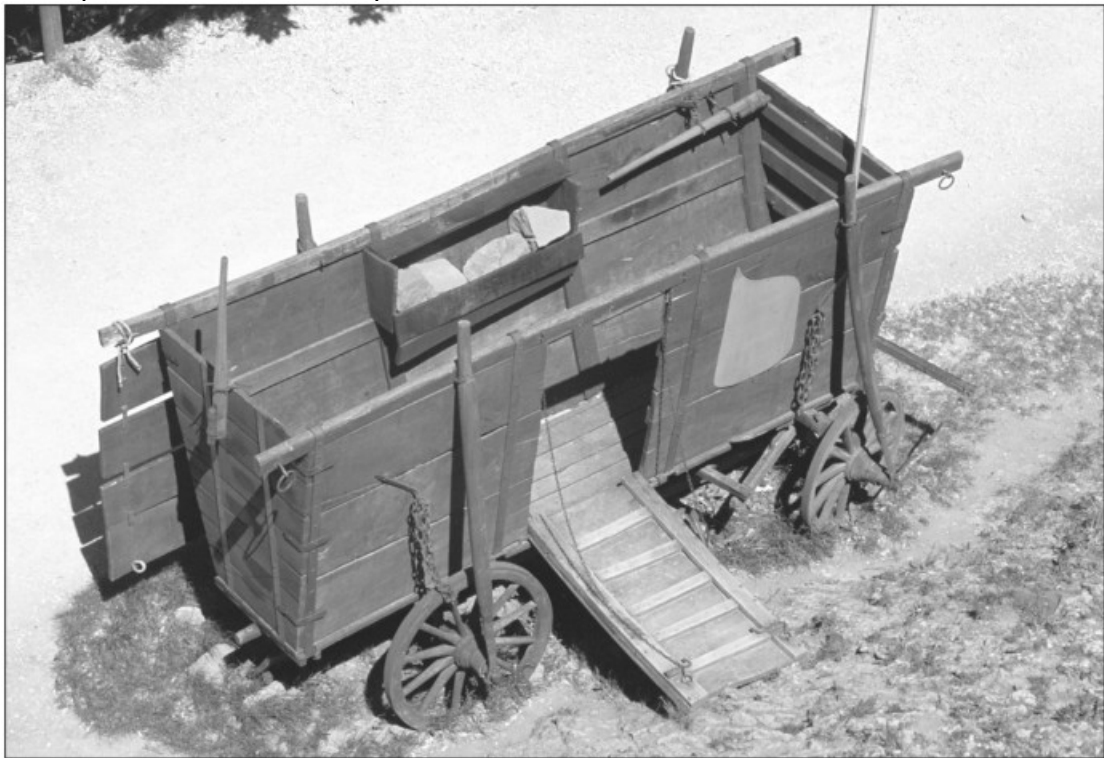
Les chevaliers à cheval qui ont combattu pour les Hussites auraient été reconnaissables à leurs livrées personnelles et à leurs armoiries affichées sur leurs boucliers, et à leurs surcots lorsqu'ils étaient portés. Les dirigeants hussites tels que Jan Zizka et Prokop le Grand n'apparaissent jamais dans des illustrations avec leur propre héraldique. Au lieu de cela, ils sont dépeints comme très simplement vêtus, même s'ils sont lourdement armés, et conduisent leurs disciples sous le dispositif commun du calice. Parfois, le calice apparaît sur les drapeaux, et toujours sur les boucliers, sous la forme d'une forme simple de couleur uniforme. Sur d'autres drapeaux, il est peint « en trois dimensions », c'est-à-dire avec des ombres et des surbrillances ; Et il peut aussi y avoir une devise. Chaque chariot de guerre arborait un drapeau de calice. Le deuxième motif le plus courant était l'image d'une oie – la traduction littérale du nom de famille du martyr Jan Hus. Dans certaines illustrations, les motifs de l'oie et du calice sont combinés.

Armes lourdes et Équipement des Hussites

Les origines des chariots de guerre

Jan Zizka est surtout connu pour son utilisation du Wagenburg, un arrangement défensif créé à partir d'un certain nombre de chariots. La guerre de Wagenburg est née de l'approche prudente et défensive de Zizka face au problème du chevalier monté. La première expression de cette attitude est apparue dans les retranchements qui ont été érigés autour des villes et la mise de leurs habitants sur le pied de guerre – la fortification de la Vitkov en est un bon exemple. Mais il ne fallut pas longtemps avant que Zizka commence à utiliser l'un des plus grands atouts à sa disposition afin de transformer le potentiel de son armée pour des campagnes mobiles. Ses disciples venaient d'un milieu principalement agricole, de sorte que son armée de fortune ne manquait jamais était le transport, sous forme de charrettes de ferme.

L'utilisation de charrettes et de chariots pour transporter les bagages d'une armée médiévale était monnaie courante ; Ce n'était pas non plus une innovation d'enfermer un camp ou un quartier général de campagne dans un cercle de tels chariots. On peut noter la pratique à la bataille de Mohi (la rivière Sajo) contre les Mongols en 1241, et à Crécy en 1346 ; et un prédécesseur tchèque de Zizka avait en fait recommandé un tel usage en Bohême. La contribution de Zizka était d'utiliser les chariots non pas principalement comme des chariots de ravitaillement qui pouvaient être transformés en barrière de fortune lorsque le besoin s'en faisait sentir, mais – délibérément et principalement – comme une fortification défensive mobile qui pouvait être érigée rapidement comme un aspect central de sa tactique.



Reproduction d'un chariot de guerre hussite

Il n'est pas tout à fait clair comment Zizka est arrivé à ce plan. Oman, dans son *L'art de la guerre au Moyen Âge*, a suggéré que les expériences de Zizka en Europe de l'Est l'ont familiarisé avec le *goulai-gorod* russe ou forteresse mobile ; mais c'est très peu probable, car la première utilisation enregistrée du *goulai-gorod* par les troupes moscovites n'a lieu qu'au XVI^e siècle. Duffy, dans son ouvrage *Siege Warfare*, suggère en fait l'inverse – que ce sont les Hussites qui ont influencé les Moscovites. L'autre suggestion d'Oman, selon laquelle Zizka aurait copié la technique des Lituaniens qu'il avait rencontrés dans leurs campagnes contre les chevaliers teutoniques, semble également peu probable, puisque l'arme lituanienne prédominante était la cavalerie légère. Il n'y a pas non plus de preuve de l'utilisation de wagons autres qu'un train de ravitaillement pendant la campagne de Tannenberg/Grunwald dans laquelle Zizka aurait servi.

Lorsque Zizka se retira de Prague à Pilsen au début de 1420, il fut confronté au défi des raids organisés par les forces royalistes contre les villes hussites voisines. Bohuslav de Svamberg, qui tenait le château voisin de Krasikov, a mené plusieurs raids de ce type, dont nous savons peu de choses à l'exception d'une opération particulière. En décembre 1419, Svamberg, à la tête d'une armée assez forte, tenta de piéger Zizka lorsque ce dernier assiégea le château royaliste de Nekmer, un peu au nord de Pilsen. Sûr de sa supériorité, Svamberg attaqua ; mais selon le chroniqueur, il a été repoussé avec de lourdes pertes par les hommes de Zizka, qui avaient avec eux sept chariots « sur lesquels se trouvaient ces serpents [c'est-à-dire des canons] avec lesquels ils détruisent les murs ». Peut-être les hommes et les chevaux de Svamberg n'étaient-ils pas habitués au bruit des coups de feu, ou peut-être étaient-ils simplement surclassés par la résistance fanatique des défenseurs ? Quelle que soit la raison exacte du succès de Zizka, Nekmer marque sa première utilisation de chariots disposés de manière défensive et armés d'artillerie.

Chez Nekmer, la tactique de Zizka a peut-être simplement été un cas de nécessité, étant la mère de l'invention. Une approche plus délibérée est certainement suggérée par sa première victoire significative, à la bataille de Sudomer le 25 mars 1420. Comme indiqué ci-dessus, cette bataille, qui a fait de Zizka un héros aux yeux de ses partisans, a eu lieu à la suite d'une tentative des royalistes d'intercepter sa retraite de Pilsen à Tabor. La force de Zizka était minuscule, seulement 400 hommes et mal armée. Depuis l'escarmouche de Nekmer, Zizka avait ajouté cinq wagons de plus à son train, de sorte qu'il en avait maintenant douze. Il traversa à gué la rivière Orava près du village de Sudomer, et après s'être dirigé vers le sud, il vit bientôt l'ennemi s'approcher en deux colonnes. Zizka devait trouver un endroit où le terrain favoriserait ses plans défensifs ; ce n'était pas une proposition facile dans la campagne du sud de la Bohême, mais au sud-est de Sudomer se trouvait une zone de petits lacs qui avaient été endigués pour faire des étangs à poissons. Ici, Zizka a organisé sa position entre deux lacs, utilisant le barrage comme défense pour un flanc, et disposant ses 12 chariots pour couvrir l'autre flanc et ses arrières. Dans la bataille qui s'ensuivit, les pertes furent lourdes des deux côtés, mais les chariots de guerre prouvèrent leur valeur. À partir de ces débuts modestes à Nekmer et Sudomer, l'utilisation de chariots de guerre s'est développée en un système de tactiques distinct.

Les célèbres chariots de guerre des Hussites étaient essentiellement de lourdes charrettes de ferme à quatre roues auxquelles des planches supplémentaires avaient été installées pour la protection. Ils étaient tirés par des attelages de quatre chevaux. L'approvisionnement en chevaux était toujours un problème, à la fois pour tirer les chariots et comme montures pour les chevaliers à cheval, de sorte que les hussites étaient toujours à la recherche de sources fraîches de chair de cheval.

D'après les recherches et les reconstitutions effectuées en République tchèque, la coupe transversale d'un chariot de guerre révèle que les longs côtés – les « murs » – étaient légèrement inclinés vers l'extérieur. Cela a permis un chevauchement au-delà des roues lorsque les panneaux mobiles de lourdes planches de bois, fixés par des cordes, ont été lâchés sur le côté gauche du chariot alors qu'il partait au combat. Les roues elles-mêmes étaient amorties contre les dommages par deux pôles ou renforts inclinés de chaque côté du wagon, allant des moyeux de roue au bord supérieur de la carrosserie. La conception de base du coffrage supplémentaire semble avoir été simplement une série de planches lourdes encordées qui fournissaient ce que l'on appellerait

aujourd'hui un « blindage espacé », pour augmenter la protection contre les armes à missiles pour l'infanterie combattant à l'intérieur de la carrosserie du chariot. D'autres preuves suggèrent un panneau plus lourd et continu qui était plus haut que le côté de la carrosserie du wagon, avec des meurtrières pour les fusils et peut-être les arbalètes à tirer de l'intérieur (voir planche F). Une autre longue planche de protection, capable d'arrêter les petits projectiles (et les ennemis rampants), pouvait être abaissée sous le chariot entre les roues, un peu comme une quille. Des illustrations contemporaines montrent parfois ce panneau inférieur également percé de meurtrières triangulaires.

Une porte étroite sur le côté droit de la carrosserie pouvait être abaissée comme une rampe, permettant l'accès à l'équipage hussite. Outre les hommes et leurs armes, l'équipement transporté à l'intérieur du wagon comprenait une boîte en bois fixe remplie de pierres à lancer ; et un certain nombre de haches, de pioches et de pelles, à utiliser pour dégager la voie en marche et renforcer la position défensive. La « distribution standard » pour chaque wagon est répertoriée comme suit : deux haches, deux bûches, deux pioches, deux pelles, des lances avec des crochets et une chaîne avec un crochet. De toute évidence, un chariot transportant de l'artillerie aurait également eu une réserve de plomb et de poudre à bord. Un seau était suspendu entre les roues pour la lutte contre l'incendie ou l'abreuvement des chevaux ; et le drapeau hussite du calice flottait fièrement sur chaque chariot.

On nous dit que jusqu'à 15 à 20 hommes pouvaient s'abriter dans un tel chariot, la division de l'armement étant généralement d'environ six arbalétriers, deux mitrailleurs et le reste avec des armes d'hast. Une illustration charmante (mais techniquement peu convaincante) datant d'environ 1472 montre un simple chariot hussite avec au moins 18 têtes et des armes d'hast surgissant de derrière les pavois. Lorsque la tactique de Wagenburg fut systématisée, les hommes furent divisés en quotas de chariots, entre dix et 20 par chariot. Une ordonnance spécifique exigeait que chaque chariot ait deux conducteurs, deux mitrailleurs, six arbalétriers, 14 flétriers, quatre halbardiers et deux pavoisiers. Le point important à propos de toutes ces listes étonnamment longues, c'est que toutes ces troupes ne se battraient pas à l'intérieur du chariot. Les conducteurs s'occupaient des chevaux, les pavoisiers et, vraisemblablement, des arbalétriers gardaient leurs boucliers dans les espaces entre les chariots, et les flétriers se dispersaient au besoin pour repousser les assauts directs qui atteignaient les barricades. Seuls les artilleurs et quelques arbalétriers devaient toujours être à l'intérieur du chariot afin d'avoir une couverture pour le rechargement, avec des hommes d'hast pour la défense rapprochée.

Chaque wagon était placé sous son propre commandant, puis dans un groupe de dix. Un « monteur de lignes » commandait des files de 50 à 100 wagons. L'infanterie est également divisée en unités de 100 hommes. Un capitaine commandait les chariots, un autre les fantassins et un autre dirigeait les chevaliers à cheval.

Armes de poing et artillerie

Les chariots fournissaient la position de combat ; Les armes à feu et autres armes à missiles brandies à l'intérieur décidaient de l'issue de la bataille. Bien que les hussites n'aient en aucun cas été les inventeurs de l'artillerie médiévale, leur utilisation des armes à feu a montré une compréhension de la façon d'utiliser la technologie à son meilleur effet. Les armes de poing sont bien enregistrées, même s'il y avait jusqu'à trois ou quatre fois plus d'arbalètes en action lors d'un engagement typique.

Le plus petit des canons utilisés par les hussites consistait en un court tube de fer fixé à un long manche en bois. Le design est remarquablement similaire aux armes à feu chinoises contemporaines ; Le canon était plus épais à l'extrémité de la chambre et avait un museau légèrement gonflé. Ces armes sont désignées dans les sources allemandes sous le nom de *Pfeifenbüchsen* ou « pistolets à pipe », faisant référence à l'instrument de musique plutôt qu'à une pipe à tabac. Le mot est repris dans l'expression tchèque *pistala* ou *pischtjala*, qui signifie un fifre. (C'est peut-être l'origine du mot pistolet, maintenant utilisé universellement pour les armes de poing.) Leur utilisation décrite par les Hussites a été confirmée archéologiquement par la

découverte d'une telle arme en 1898 lors d'une fouille menée à Tabor, le centre du mouvement. La longueur totale du canon Tabor est de 42 cm (16,5 pouces) avec un calibre de 17 mm (0,7 pouces) ; Il a une extension arrière à douille du canon dans laquelle la crosse en bois a été insérée.

Nous pouvons envisager que les « pistolets à pipe » hussites soient utilisés de la même manière que les autres armes de poing de l'époque, dont il existe des illustrations contemporaines. Ceux-ci montrent la crosse du poteau maintenue fermement sous le bras gauche tandis que la main droite applique une allumette allumée sur le trou de touche. Beaucoup a été appris des essais effectués au début des années 1980 sur une reproduction du pistolet Tannenberg. Cette arme, presque identique à la découverte du Tabor, a été exhumée sur le site du château de Tannenberg en Hesse et date d'avant 1399. Les expériences ont montré qu'une plus grande précision pouvait être obtenue en berçant le canon sous le bras droit, mais qu'il était plus difficile d'allumer la charge. Les expérimentateurs ont également découvert qu'il n'y avait pas de coup de pied vers le haut du recul, car la force était dirigée vers le bas de la ligne de la crosse. Ils ont également remis en question l'impression donnée par les illustrations contemporaines selon lesquelles les canons étaient tirés à l'aide d'un fil chauffé. Cela s'est avéré impossible, de sorte qu'une allumette couvante maintenue rigide d'une manière ou d'une autre est presque certainement indiquée. (Quoi qu'il en soit, la fourniture nécessaire d'un brasero pour réchauffer de tels fils défie le bon sens dans un scénario de champ ouvert.)

Une illustration contemporaine d'une armée en croisade attaquant une ville hussite montre un artilleur utilisant l'une de ces armes sur le terrain, protégé par un camarade tenant un bouclier devant lui ; Le canon du pistolet repose dans la section découpée destinée à la lance du chevalier, et la crosse du poteau repose sur son épaule droite.

Il y avait d'autres moyens, en dehors de la douille conique profonde, dans lesquels le canon et la crosse pouvaient être joints, et les illustrations indiquent que ces types de canons pourraient également avoir été présents avec les armées hussites. L'un d'eux avait le canon fixé par des bandes métalliques dans une gouttière sculptée dans la large extrémité avant d'une crosse en bois grossièrement formée, produisant ainsi un « proto-mousquet » plus reconnaissable que le canon Tabor.

Des versions à canon plus long des canons à tuyaux figurent dans certaines illustrations médiévales montrant l'utilisation d'un support à deux pieds sous le canon. Au fur et à mesure que le poids augmentait, il était de plus en plus nécessaire de renforcer la jonction du canon et de la crosse (deux bandes métalliques remplaçaient une seule), et pour le tireur de reposer le canon pour viser. Une simple saillie a été forgée sous le canon, qui pouvait être accrochée sur le bord avant d'un mur ou d'un autre support pour empêcher tout recul vers l'arrière. D'où le nom de *Hakenbüchsen* ou « canons à crochet », qui est entré dans la langue anglaise sous le nom de « haquebut » ou « hackbut », et finalement « arquebuse » pour tout mousquet tiré à l'allumette. Au fil du temps, des versions plus lourdes de *Hakenbüchsen* ont été développées, avec des calibres compris entre 20 mm et 30 mm (0,78 à 1,2 pouce). Une autre variante du hackbut qui a peut-être été utilisée par les hussites était le type ayant une tige métallique allongée à la place d'une crosse en bois séparée.

Au fur et à mesure que le calibre des armes de poing augmentait, il devenait moins pratique pour elles d'être tenues dans les bras, même avec le soutien du côté d'un chariot. Une alternative était de monter le canon sur une forme de support en bois, produisant ainsi le *tarasnice* (allemand *Tarasbüchse*), qui était le « canon de campagne » hussite – des versions à roues sont apparues à partir de 1430 environ. La *tarasnice* serait située entre les chariots, protégée par des boucliers. Une reproduction moderne conservée au musée hussite de Tabor montre la *tarasnice* comme une version plus grossière et plus petite de l'arme connue plus tard sous le nom d'arquebuse à croc. La crosse et le canon combinés ressemblent à un grand Hakenbüchse. Ils sont attachés à un simple chevalet en bois à deux pieds en deux points : le point avant est pivoté, et à l'arrière, l'élévation peut être contrôlée et fixée par une goupille à travers un arc percé d'une série de trous. Nous savons que lorsque les versions du XVI^e siècle ont été tirées, l'un des deux membres de l'équipe de canon s'appuyait de tout son poids contre le cadre pour absorber le recul, de sorte que nous pouvons envisager un processus similaire à l'intérieur des murs du Wagenburg.

L'artillerie lourde des hussites se présentait sous la forme d'un *houfnice* (en allemand *Karrenbüchse*), encore plus grand, qui est généralement traduit par « obusier » ; Il vient du mot *houf* pour une foule, pour indiquer son utilisation contre l'avancée des troupes. Il avait un canon court et large de construction en cerceau et douelle, renforcé par des bandes métalliques qui l'encerclaient également à la lourde monture en bois. Celui-ci était placé sur un essieu et les roues d'une charrette. Il y a une certaine controverse sur la date d'introduction de la *houfnice*. Sa première mention sans équivoque dans une chronique date des années 1440, mais un chroniqueur ultérieur affirme que la *houfnice* a fourni une partie du barrage d'artillerie dévastateur qui a remporté la bataille d'Usti en 1426. Il y a une excellente représentation d'une *houfnice* sur un dessin d'une bataille hussite aujourd'hui au Louvre, à Paris ; cela a été daté de 1430, donc l'utilisation de *houfnice* à Usti et les batailles ultérieures semble crédible.

La *houfnice*, malgré sa taille, représente encore une version médiévale de ce que l'on pourrait appeler « l'artillerie de campagne » ; mais les descriptions des guerres hussites montrent que les deux camps ont utilisé des armes de siège lorsque l'occasion l'exigeait. Une armée hussite aurait donc pu inclure un train de siège complet avec des bombardes, qui étaient en train de transformer la guerre de siège par leur capacité unique à envoyer des projectiles dans les rangées inférieures des murs du château à angle droit. Les guerres hussites couvrent la période entre le siège d'Harfleur par Henri V en 1415 et sa reprise en 1449, de sorte que les opérations de siège hussites pourraient bien avoir reflété les grands changements qui ont eu lieu entre ces deux dates. Le premier siège d'Harfleur en 1415 prit fin au bout de trois mois, la garnison étant affamée – plutôt que battue – jusqu'à la soumission. Les bombardes du début du XVe siècle ne pouvaient fonctionner qu'avec un rapport poudre/projectile de 1:13, de peur que le canon n'éclate. Plus tard dans le siècle, ce rapport a pu être augmenté à 1:2, ce qui a considérablement amélioré la puissance de frappe. Lorsque les Français reprirent Harfleur en 1449, leur siège basé sur l'artillerie ne dura que 16 jours. Le trébuchet, qui avait souvent égalé la bombarde de pierres dans sa capacité destructrice, était finalement obsolète en tant que briseur de murs

Tactiques du *Wagenburg*

L'expérience des batailles de Nekmer et de Sudomer, décrite ci-dessus, a finalement abouti au développement de l'utilisation combinée des chariots et de l'artillerie en tant que système de guerre défensive expérimenté et efficace compris dans toutes les armées hussites. En effet, l'armée de Zizka pouvait entreprendre une campagne en sachant qu'elle pouvait placer un fort d'artillerie mobile presque partout où elle le souhaitait, à court terme.

L'escarmouche de Nekmer en 1419 n'avait impliqué que sept chariots ; Mais dans la version entièrement développée de cette formation tactique, il pourrait y avoir jusqu'à 180 wagons de guerre, et environ 35 des plus gros canons. Si la topographie du champ de bataille ne nécessitait pas une formation de chariots dans laquelle tous les fronts devaient être couverts, alors la puissance de feu pouvait être concentrée sur une zone plus étroite, produisant, par exemple, un gros canon et environ cinq plus petits plus des arbalètes le long d'un front de 20 pieds. La bataille de Malesov, où des pentes abruptes et une rivière ont fourni un terrain utile, est un bon exemple de cette flexibilité.

Les chariots individuels se déplaçaient en colonnes jusqu'à ce que, à une position préétablie, ils soient entraînés dans un périmètre défensif et ancrés les uns aux autres par des chaînes. Des drapeaux de signalisation sont hissés sur le wagon de tête et le dernier wagon de chaque file contrôle les manœuvres. La ligne de chariots avançait en quatre colonnes : deux à l'extérieur (*krajni*) et deux à l'intérieur (*placni*). Les files des *krajni* étaient plus longues à l'avant et à l'arrière que celles des *placni*, et ces lignes de chariots qui se chevauchaient étaient appelées *okridji* (flancs). En « s'enroulant », ils ont permis une liaison plus rapide de la formation défensive pour former un périmètre fermé.

Lorsque cette manœuvre était terminée, les chevaux étaient dételés et les arbres du chariot étaient soit complètement enlevés, soit soulevés verticalement, soit placés contre le chariot précédent. Les wagons de la ligne ont ensuite été solidement enchaînés et les panneaux de

protection ont été libérés. Très souvent, un fossé était creusé devant les wagons et les déblais de terre étaient projetés contre les roues de sorte qu'elles étaient partiellement couvertes. Les chevaux restaient à proximité des chariots afin de pouvoir les atteler rapidement en cas de besoin. Ils étaient sous la garde des conducteurs et des porteurs de boucliers, dont les boucliers couvraient les espaces étroits entre les chariots. Sur chaque chariot et dans les interstices entre se tenaient des fléaux et des soldats armés de longs becs crochus ainsi qu'un certain nombre d'artilleurs de poing, d'arbalétriers et de simples archers. Derrière les chariots, des colonnes d'hommes armés étaient disposées, prêtes à relever les combattants en rotation.

Enfin, à l'intérieur du cercle de chariots, une force de réserve attendait, prête à faire une sortie dès que la repoussée de l'ennemi en présenterait l'occasion ; c'est là que la noblesse tchèque à cheval attendait son heure de gloire. Il ne semble pas y avoir eu de pénurie d'opportunités pour les chevaliers à cheval lors des batailles hussites. Dans la plupart des cas, la défense de Wagenburg n'était qu'une phase de la série globale des événements – une situation illustrée par une image datant de 1430-1440, où l'arme dominante est la cavalerie.

Certaines références, cependant, vont beaucoup plus loin que cela et dépeignent la tactique de Wagenburg presque comme l'équivalent médiéval de la guerre des chars. Énée Silvianus Piccolomini, qui devint plus tard le pape Pie II, commence son récit par une description simple similaire à celle ci-dessus, mais nous dit ensuite :

« Lorsqu'une bataille était sur le point de commencer, les conducteurs, sur un signal de leur capitaine, encerclent rapidement une partie de l'armée ennemie et forment une enceinte avec leurs véhicules. Alors leurs ennemis, coincés entre les chariots et coupés de leurs camarades, furent victimes soit des épées des troupes à pied, soit des projectiles des hommes et des femmes qui les attaquaient d'en haut depuis les chariots. Les troupes montées combattirent à l'extérieur de la forteresse des chariots, mais y retournèrent chaque fois que l'ennemi menaçait de les dominer, et elles combattirent ensuite à pied comme si elles se trouvaient sur les murs d'une ville fortifiée. De cette façon, ils ont livré de nombreuses batailles et remporté autant de victoires que possible, car les peuples voisins n'étaient pas familiers avec de telles méthodes. La Bohême, avec ses champs vastes et plats, offre de bonnes possibilités d'aligner les charrettes et les chariots, de les disperser et de les rassembler à nouveau. »

Le passage le plus troublant de ce récit est « encerclé une partie de l'armée ennemie », ce qui sonne comme une exagération de ce qui était clairement une manœuvre défensive. Dans un autre passage, Piccolomini développe le thème :

« Dès que le signal de bataille fut donné, les conducteurs développèrent leurs mouvements contre l'ennemi selon certaines figures ou lettres qui leur avaient été préalablement indiquées, et formèrent des ruelles qui, bien connues des Taborites entraînés, devinrent un labyrinthe sans espoir pour l'ennemi, dont il ne pouvait trouver aucune issue et dans lequel il était pris comme dans un filet. Lorsque les ennemis étaient dispersés, coupés et isolés de cette manière, les troupes à pied achevaient facilement leur défaite complète avec leurs épées et leurs fléaux, ou l'ennemi était vaincu par les tireurs d'élite debout sur leurs chariots. L'armée de Ziska était comme un monstre aux multiples bras qui, de manière inattendue et rapide, s'empare de sa proie, la presse à mort et engloutit ses morceaux. Si des individus réussissaient à s'échapper du labyrinthe de chariots, ils tombaient entre les mains des cavaliers postés à l'extérieur et y étaient tués. »

L'implication est que le Wagenburg était utilisé de manière offensive plutôt que défensive. Ce passage décrit clairement non pas un périmètre continu, mais des lignes ou des groupes de chariots disposés en formation séparée mais se soutenant mutuellement – on entend presque un écho de la cavalerie de Napoléon chevauchant impuissante à travers le damier des carrés britanniques à Waterloo. C'est intrigant, bien que difficile à comprendre ; mais même si l'on ne tient pas compte de l'implication d'un mouvement agressif rapide, la capacité d'un Wagenburg à fournir une défense efficace contre les chevaliers montés ressort avec une clarté absolue.

Le Wagenburg en action

La bataille de Domazlice, qui a fourni presque le seul combat lors de la cinquième croisade en 1431, est un exemple intéressant d'un engagement mené longtemps après que le hussite Wagenburg ait cessé d'être une « arme secrète ». L'armée croisée qui a assiégé la ville de Domazlice avait ses propres chariots de guerre. Cependant, au moment où les trois colonnes de hussites s'approchèrent pour lever le siège, les croisés avaient fait peu de préparatifs pour profiter des moyens dont ils disposaient. L'issue de la bataille a montré que les chariots de guerre mal manœuvrés par des chefs incompetents ne pouvaient rien accomplir.

Le commandant croisé, Frédéric de Brandebourg, ordonna aux troupes sous son commandement direct d'établir un Wagenburg sur une colline surplombant la route de Domazlice à Kdyne ; Mais c'était une mesure de précaution, pour fournir un écran à toute retraite qu'il pourrait ordonner. Son intention ne semble pas avoir été suffisamment transmise au cardinal Cesarini et aux autres chefs des croisés. Ils étaient stationnés ailleurs, et de leurs points de vue, le mouvement le plus évident dans les rangs des croisés ne semblait pas être l'établissement d'une position de défense déterminée, mais un retrait rapide vers les cols frontaliers par des chariots de ravitaillement contenant les bagages. Lorsque les Hussites s'avançaient en chantant avec ardeur, le pas des chariots s'accélérait sensiblement ; et de la colline de Cesarini, le mouvement ressemblait à la fuite, à la trahison ou aux deux. Bientôt, la retraite supposée est devenue réelle et imparable. Plus près de la forêt frontalière, les commandants croisés tentèrent d'arrêter la déroute en construisant un Wagenburg, mais les hussites étaient trop proches derrière eux et pénétrèrent bientôt dans cette position. Des bagages et du matériel abandonnés gisaient partout, leur offrant le plus grand butin pris pendant toute la guerre (les trophées comprenaient même le chapeau de cardinal de Cesarini).

À Domazlice, les hussites avaient démontré que l'un des moyens les plus efficaces de traiter un Wagenburg était d'empêcher son érection en premier lieu. La deuxième façon a été de la rendre superflue, et c'est ce qui s'est passé lors de la bataille de Lipany en 1434, lorsqu'une alliance des confréries hussites a été vaincue par une autre alliance de nobles tchèques et de citoyens de Prague. Les confréries avaient pris position sur la colline basse de Lipska Hora, ce qui leur donnait un certain avantage de hauteur sur la plaine environnante. Leurs adversaires (les « seigneurs »), qui étaient plus nombreux, l'ignorèrent calmement et commencèrent à déplacer leurs chariots de guerre en haut de la colline en une longue formation ; En fin de compte, cela a encerclé les confréries à l'intérieur de leur camp. L'épaisse fumée qui s'échappait du champ de bataille provenant de l'artillerie des deux camps contribuait à masquer cette manœuvre. Il s'agissait d'une opération semblable à celle envisagée par Piccolomini dans le passage cité ci-dessus, mais menée à une vitesse crédible. Puis on vit que les seigneurs avaient cessé de tirer et qu'ils redescendaient la colline. Les confréries conclurent qu'elles battaient en retraite et commencèrent à rompre les rangs pour les poursuivre. L'armée des seigneurs descendait en effet la colline, mais très lentement, et gardait la ligne de chariots intacte. Les chevaliers et les fantassins de la confrérie se déversèrent dans ce qu'ils pensaient être une formation de chariot désordonnée, et se retrouvèrent piégés, leurs fantassins étant piétinés à mort ou abattus par les cavaliers des nobles. Les seigneurs firent alors une contre-attaque en haut de la colline vers le Wagenburg des confréries, désormais véritablement désordonné. L'armée de la confrérie a été écrasée et ses chefs tués. C'est à Lipany que les deux moitiés du mouvement hussite divisé ont commencé à se détruire mutuellement – une fin tragique à l'histoire autrefois glorieuse des chariots de guerre de Jan Zizka.